

## Erratum

---

Numéro 146, mars-avril 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62788ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce document

(2010). Erratum. *24 images*, (146), 60–60.



## Réconciliation et égarement

par Bruno Dequen

**D**e prime abord, *Invictus* semblait une anomalie dans la filmographie récente du réalisateur de *Mystic River*. En effet, si ce récit porteur d'espoir et de vertu morale sur la victoire sportive et politique qu'a représentée la Coupe du monde de rugby de 1995 pour l'Afrique du Sud proposait un sujet parfaitement adapté à un réalisateur de la trempe de Ron Howard, qu'allait donc faire le grand peintre de la démystification fataliste américaine dans cette montagne de bons sentiments africains mettant en vedette Matt Damon ?

Les premiers plans rassurent et justifient rapidement l'entreprise. Une séquence de jogging matinal permet au cinéaste de mettre en avant sa prédilection pour les clairs-obscurs. Et la figure profondément solitaire de Nelson Mandela dont le quotidien est marqué d'un lourd passé s'inscrit naturellement dans la continuité de tous les personnages eastwoodiens. Ensuite, l'arrivée du nouveau président dans un bureau où règnent des tensions raciales à peine contenues permet de dresser le fascinant portrait d'un peuple hanté par son passé. Cette violente tension sous-jacente, qui est le moteur de la première heure du film, est subtilement observée par la caméra souple et discrète d'un cinéaste manifestement dans son élément. Éternel économe, Eastwood privilégie les regards lourds de sous-entendus aux paroles. Mais surtout, il scrute sans détour cette figure troublante que représente Mandela. Père de

famille rejeté par ses enfants, homme politique astucieux et calculateur, orateur brillant, interlocuteur attentif et homme d'une sagesse inaltérable, Mandela est d'autant plus passionnant qu'il semble réussir à concrétiser ce qui a presque toujours été refusé aux personnages eastwoodiens : la possibilité de changement. Un changement qu'il prépare en utilisant à bon escient l'aura d'un passé douloureux qu'il a été capable de transcender. Dans son texte récent sur le cinéaste<sup>1</sup>, notre collègue Pierre Barrette découvrait une rupture de ton dans les derniers films d'Eastwood dont le « regard apaisé sur le monde » permettait « une réconciliation définitive de l'homme et de son mythe », exemplifiée par la finale paradoxale et inhabituellement positive de *Gran Torino*. De ce point de vue, quoi de plus logique pour le cinéaste que de proposer aujourd'hui un portrait de Mandela en personnalité contemporaine représentant à elle seule la possibilité même de réconciliation ?

C'est alors qu'un événement étrange survient. Le film s'éloigne de plus en plus de Mandela pour suivre le parcours des Springboks, fameuse équipe sud-africaine de rugby symbole de l'apartheid et des tensions raciales déchirant le pays. Et, de la petite séquence d'entraînement sur fond de chanson insipide aux multiples ralentis ridicules peuplant le match final, le film dérape. Le style devient anonyme, le sentimentalisme simpliste remplace la complexité lucide du regard. Les enfants des

bidonvilles se jettent dans les bras des policiers blancs et les sourires explosent à l'unisson.

Vers la fin du film, une petite scène anodine semble commenter ce troublant gâchis. À la veille de la finale de la Coupe du monde de rugby de 1995, Nelson Mandela demande à son assistante de lui fournir toutes les informations et statistiques disponibles sur les All Blacks, l'équipe de Nouvelle-Zélande favorite du tournoi et adversaire des Sud-Africains. Surprise, l'assistante lui fait remarquer que son intérêt pour le rugby semble désormais dépasser les raisons sociopolitiques. Mandela, souriant, confirme qu'il s'est effectivement laissé prendre au jeu. C'est malheureusement aussi le cas d'Eastwood qui, après une entrée en matière passionnante, tombe dans tous les clichés d'un film de sport qui, contrairement à *Million Dollar Baby*, ne dépasse plus son propre genre. ■

1. « Le héros et son mythe, le genre et la différence », dans *24 images*, n° 145, p. 12-15.

États-Unis, 2009. Ré. : Clint Eastwood. Scé. : Anthony Peckham, d'après John Carlin. Ph. : Tom Stern. Mont. : Joel Cox et Gary Roach. Int. : Morgan Freeman, Matt Damon, Scott Eastwood, Robert Kgoroge. 132 minutes. Dist. : Warner Bros.

### ERRATUM

Dans le précédent numéro (n° 145), une erreur s'est glissée dans l'identification de l'auteur du texte sur *L'armée du crime*, qui aurait dû être signé Fabien Philippe. Toutes nos excuses.